Grammaire comparée des langues indo-européennes

Charles de Lamberterie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1071>

DOI : 10.4000/ashp.1071

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 364-368

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Charles de Lamberterie, « Grammaire comparée des langues indo-européennes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 25 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1071> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1071>

GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Directeur d'études : M. Charles DE LAMBERTERIE,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2007-2008 : I. *Grammaire comparée de l'arménien classique*. — II. *Questions d'étymologie grecque et latine*.

La morphologie nominale de l'arménien, assez régulière d'une manière générale, comporte néanmoins nombre d'irrégularités qui ne peuvent s'expliquer que par la comparaison avec les autres langues indo-européennes. Ces archaïsmes apparaissent en priorité, comme on peut s'y attendre, dans certains champs particuliers du lexique qui relèvent du vocabulaire de base, notamment les noms des parties du corps et les noms de parenté. Nous avons étudié en détail ces deux champs du lexique, ce qui a donné lieu à des discussions étymologiques approfondies et permis ainsi de traiter ensemble les deux questions mises au programme.

1) En ce qui concerne les noms de parenté, tous les hellénistes connaissent et apprécient le brillant article dans lequel Anna Morpurgo Davies a montré que les données épigraphiques permettaient de reconstruire en éolien un instrumental singulier *πατρόςφι pour le nom du « père », forme où po est le reflet d'une sonante-voyelle *r̥ (*Glotta*, 47, 1969 [1970], p. 46-54). Ce que l'on sait moins, c'est que cette forme a un répondant exact dans l'instr. sg. *harb* de arm. *hayr* « père », les deux langues continuant ici régulièrement un même étymon *p₂-tr̥-b^hi ; pour l'arménien, cet étymon figure en bonne place chez Rüdiger Schmitt, *Grammatik des Klassisch-Armenischen mit sprachvergleichenden Erläuterungen* (2^e éd., Innsbruck, 2007), p. 73, mais sans mention de la forme grecque.

2) Parmi les noms des parties du corps, l'examen de *jeṛn* « main » a été l'occasion de discuter des travaux récents (ainsi, à propos de l'instr. sg. *jerb*, l'article de R. Viredaz paru dans *HS*, 113, 2000, p. 290-307), et aussi de faire le point sur le syntagme homérique ἄρτεμις ἰοχέαιρα. L'analyse d'A. Heubeck, qui explique le second membre de composé -χέαιρα comme le reflet d'un étymon *-ǵ^hesr-y₂ comportant le nom de la « main », semble bien convaincante, en dépit des nombreuses critiques dont elle a été l'objet ; voir en dernier lieu sur ce point, avec de bons arguments, l'article de Hansludwig Hagen dans *Glotta*, 76, 2000 [2002], p. 53-58.

Si l'on compare les deux catégories, on constate que le nom.-acc. *otn* « pied » continue un ancien accusatif *pod-ŋ (= gr. πόδα) < i.-e. *pód-ŋ (= skr. *pádā*), et il en va de même pour *jeṛn* « main » (< *d^{z(h)}err-an < *ǵ^hesr-ŋ, cf. gr. χεῖρα), *akn* « œil » (< *ǵ₃kk^w-ŋ, par généralisation du thème faible dans un nom-racine originellement alternant *h₃ek^w- / *h₃k^w-, avec gémiation de l'occlusive) et *unkn* « oreille » (dont l'origine exacte n'est pas claire), ainsi que pour *duṛn* « porte » (< *d^hur-ŋ) ; à l'inverse, le nom.-acc. *hayr* « père » continue un ancien nominatif *p₂tēr (à travers des étapes

**haθir* > **hayir*), de même aussi *mayr* « mère » < **mātēr*, *elbayr* « frère » < **b^hrātēr*, *k'oyr* « sœur » < **swesōr*, *dustr* « fille » < **d^huğh₂tēr*, *taygr* « beau-frère » < **daiwēr*. La raison de cette différence a été expliquée par Meillet dans une de ces phrases denses et concises dont ce savant avait le secret (*MSL*, 12, 1902, p. 236 = *Études*, II, p. 97) :

Là où de pareilles divergences se produisent, ce ne peut être sans cause spéciale ; quand, par exemple, dans des langues qui, comme le français ou le persan, ont d'abord possédé, puis perdu la distinction du cas sujet et du cas régime et ont généralisé le cas régime, quelques noms de personnes conservent trace des deux cas ou généralisent le cas sujet, ceci provient de l'importance particulière de cette distinction pour les noms de personnes et aussi de l'emploi du cas sujet comme vocatif.

Comme à son ordinaire, Meillet considère son lecteur comme suffisamment informé pour juger inutile de rappeler le détail des données. En ce qui concerne le français, c'est l'exemple bien connu des noms propres *Louis*, *Charles* et des appellatifs *fils*, *sœur*, à quoi s'ajoutent les doublets du type de *sire / seigneur*, *gars / garçon*, *ancêtre / ancessor*, *prestre / provoire*, etc. ; voir à ce propos, pour s'en tenir à un manuel classique, Édouard Bourciez, *Éléments de linguistique romane* (4^e éd., Paris, 1946), § 554 : « Par suite de leur emploi fréquent dans l'interpellation, quelques noms ont exceptionnellement conservé l'ancien sujet au lieu du cas oblique. » Meillet n'a repris cette explication, dans l'*Esquisse*, que sous la forme d'une très vague allusion à peu près impossible à décrypter (§ 45, 48, 51), au point qu'elle n'est plus prise en compte dans les manuels plus récents ; il importe donc de la sortir de l'oubli où elle est tombée, car elle est véritablement lumineuse. L'élément essentiel est que des mots comme *otn* et *hayr*, qui en synchronie sont des nominatifs-accusatifs, attestent indirectement que la confusion de ces deux cas est un phénomène récent au singulier dans la préhistoire de la langue, contrairement à ce qui se passe pour *awr* « jour » (gén.-dat.-loc. *awur*), qui continue un neutre **ām-ōr* (ancien collectif en regard du singulier **ām-ṛ* > gr. ἡμᾶρ). On voit aussi qu'il faut partir, pour les mots du type *hayr*, d'un nominatif assumant aussi la fonction de vocatif, car une forme de vocatif i.-e. **pə₂ter* (= skr. *pítar*, gr. *πάτερ*) aurait sans doute abouti à **har*, si l'on en juge en tout cas par le nom. pl. *hark'* en regard de i.-e. **pə₂-ter-es* (en admettant toutefois que cette forme soit héritée, ce qui est loin d'être assuré car elle pourrait provenir d'un remaniement intervenu dans la préhistoire de la langue, par généralisation du thème faible antéconsonantique *har-* < **haθar-* < **pə₂-tṛ-* mentionné plus haut).

Plusieurs conférences ont été consacrées à la morphologie complexe des numéraux de l'arménien, question qui a été renouvelée récemment par plusieurs travaux parmi lesquels il faut citer notamment ceux de Frederik Kortlandt (*In honorem Holger Pedersen*, éd. par J. E. Rasmussen, 1994, p. 253-257, repris dans *Armeniaca*, 2003, p. 98-101). Le fait que *hazard* « mille » et *bewr* « dix mille » soient empruntés à l'iranien pourrait relever de la sociolinguistique, venant de ce que dans l'Arménie ancienne ces nombres devaient être plus employés par les représentants de l'aristocratie arsacide (puis sassanide) que par les gens du peuple. Il paraît bien peu probable en revanche, malgré H. Bailey (*AArmL*, 8, 1987, p. 1-3), que le numéral *hariwr* « cent », avec sa flexion en *-o-*, vienne de l'iranien. Il s'agit plus probablement d'un mot hérité de l'indo-européen, résultat régulier d'un étymon **ari-tro-m* proche de gr. ἀριθμός

« nombre », avec un autre suffixe médiatif sur la même base **ari-* dont procède aussi en grec le composé privatif *νήπιος* « innombrable » ; « cent » est donc proprement le nombre par excellence, dénomination qui se conçoit pour cette unité de compte.

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Grammaire comparée de l'arménien classique*. — II. *Questions d'étymologie grecque et latine*.

La onzième conférence générale de l'Association internationale des études arméniennes, qui s'est tenue à Paris en septembre 2008 et où nous avons été invité à présenter une communication lors de la séance d'ouverture, a été l'occasion de reprendre le problème, classique en grammaire comparée, qu'est celui de la place de l'arménien à l'intérieur de la famille des langues indo-européennes. Si les travaux fondateurs de Heinrich Hübschmann (1848-1908), Antoine Meillet (1866-1936) et Holger Pedersen (1867-1953) gardent aujourd'hui encore toute leur valeur (à condition, bien entendu, qu'on les replace dans leur contexte historique et épistémologique, au lieu de prétendre en pérenniser la lettre), le problème s'est, depuis lors, déplacé dans une large mesure ; l'élément important est que le témoignage de l'arménien a été sollicité, à plusieurs reprises, dans quelques-uns des grands débats de la linguistique indo-européenne dans son ensemble.

1) Dans un article qui a fait date, le linguiste américain William M. Austin a proposé de considérer que dans certains mots un *h-* de l'arménien pouvait refléter une consonne « laryngale » de l'indo-européen, ce qui constituerait une isoglosse remarquable avec l'anatolien et un précieux héritage du plus ancien état de l'indo-européen (« Is Armenian an Anatolian language ? », *Language*, 18, 1942, p. 22-25). Depuis lors, cette question a donné lieu à d'abondantes discussions, le plus souvent stériles car la plupart des auteurs qui l'ont abordée ont négligé le préalable nécessaire à toute approche diachronique, à savoir une étude synchronique de la distribution *h-/Ø-* dans la langue arménienne. Selon J. Schindler (*In honorem Holger Pedersen*, éd. par J. E. Rasmussen, 1994, p. 397), il y aurait deux bons exemples d'un traitement i.-e. **h₂o-* > arm. *ho-*, à savoir *holm* « vent » < i.-e. **h₂onh₁-mo-* (avec, en vertu de l'« effet Saussure », absence de reflet **ə* de la laryngale interne au degré *o* de la racine i.-e. **h₂enh₁-* « souffler ») et **hovi-* « mouton » (dans le composé *hoviw* « berger », dont la finale *-w* repose sur un nom d'agent de la racine i.-e. **pā-* < **peh₂-* « garder », comme le montre l'instr. sg. *hovwaw* < i.-e. **h₂ówi-* (= louv. *hāwi-*, cf. lyc. *xawa-* ; sur cette reconstruction, bien supérieure à l'étymon **h₃ewi-* que l'on posait jadis, voir *CEG* 2 s. v. *ōis*, avec histoire de la question). Mais on peut citer deux exemples tout aussi bons de arm. *o-* en regard de anat. *ha-*, à savoir *oskr* « os » vs hitt. *hastai-* et *ost* « branche » vs hitt. *hasduer-*. Nous avons consacré plusieurs séances à l'ensemble du dossier arm. *h-/Ø-*, ce qui nous a entraîné aussi à examiner nombre de questions d'étymologie latine et grecque. Entre autres problèmes abordés, si l'on reconstruit le nom i.-e. de l'« ours » comme **h₂r̥t̥ko-* sur la base de hitt. *hartagga-* (désignation d'un prédateur), il faut remarquer l'absence de *h-* dans arm. *arġ*, et dans lat. *ursus* l'absence d'effet de la loi de Rix (par le jeu de laquelle on attendrait **arsus*).

2) Lors des grands débats qui, dans les années 1970 et 1980, ont eu pour objet la reconstruction du système consonantique de l'indo-européen, les langues à mutation consonantique (germanique, arménien) ont été considérées par les tenants de la « nouvelle reconstruction », au rebours de l'opinion traditionnelle, comme conservatrices et non innovatrices : à partir du moment où l'on suppose que la sonore **d* de la reconstruction classique procède, en dernière analyse, d'une plus ancienne glottalisée **t'*, le *t* de l'arménien et du germanique (arm. *sirt*, got. *hairto* « cœur » vs lat. *cord-*, gr. καρδία, etc.) apparaît comme un archaïsme. Mais cette approche se heurte à de graves objections. En germanique et en arménien, la mutation préhistorique est un phénomène qui s'est continué à époque historique ; si donc il s'agissait d'un archaïsme, on devrait en conclure que les autres langues de la famille ont passé entre elles une sorte d'accord secret pour éliminer ce trait hérité, ce qui ne paraît pas tenable. À cela s'ajoute que le traitement i.-e. **k* > arm. *s* (**kērd-i-* > *sirt*, avec degré zéro **k̥rd-* à la base du verbe dénominateur *sartnum*, aor. *sarteay* « s'irriter ») est indemne de toute mutation, ce qui prouve que, dans la préhistoire de l'arménien, la mutation est un phénomène relativement récent, en tout cas postérieur à l'évolution par laquelle l'ancienne palatale sourde non aspirée était sortie du système des occlusives et des mi-occlusives : la mutation n'a porté que sur un état déjà très altéré du système consonantique de l'indo-européen, et non sur ce système dans son état le plus ancien. Tout compte fait, l'idée de Meillet selon laquelle, en arménien comme en germanique, la mutation aurait pour origine le contact avec des langues dont le système consonantique était tout autre que celui de l'indo-européen ne paraît pas si mal fondée ; le parallélisme du système des occlusives de l'arménien et du géorgien irait bien en ce sens.

3) Parmi les lignes d'isoglosses qui définissent les relations interdialectales à l'intérieur de l'ensemble indo-européen, l'une des plus notables est l'« aire de l'augment » (indo-iranien, arménien, phrygien, grec), qui recoupe, dans une large mesure, celle de l'« aire balkanique » (arm., phryg., gr., albanais) mise en évidence par G. Klingenschmitt (*Coll. Pedersen*, p. 244-246 = *Aufsätze*, 2005, p. 457-458). À l'intersection de ces deux ensembles, l'« aire de la prothèse vocalique » (arm., phryg., gr.) a ceci de remarquable qu'elle semble se diviser elle-même en deux sous-ensembles : à en juger par le nom du « nom » (gr. ὄνομα, phryg. *onoman*, arm. *anun*), quelle que soit la reconstruction exacte qu'il faille en donner, le grec apparaît plus proche du phrygien que de l'arménien. Plus généralement, il semble bien que la voyelle *schwa* dégagée, à l'initiale ou à l'intérieur d'un mot, par une laryngale (i.-e. **h₁*, **h₂*, **h₃*) ait un timbre indifférencié (*a*) en arménien, mais différencié (*e*, *a*, *o*) en phrygien comme en grec ; telle est en tout cas la conclusion bien argumentée qui ressort des travaux les plus récents sur la question (voir en ce sens notamment A. Lubotsky, *Kadmos*, 27, 1988, p. 9-26 et 32, 1993, p. 127-134). C'est dire que les isoglosses entre l'arménien et le grec mises en évidence, dans les années 1920 et 1930, par Meillet et Pedersen doivent être aujourd'hui resituées dans un ensemble plus vaste. Nous avons consacré plusieurs séances à étudier le matériel impliqué, ce qui nous a entraîné dans plusieurs discussions approfondies en matière d'étymologie grecque, relatives notamment aux formations nominales et verbales qui se rattachent à la racine i.-e. **d^heh₁-* « établir, placer, instituer, fonder ».

Dans un passage célèbre du *Cratyle* (410a), Platon soutient que le mot grec πῦρ « feu » se retrouve sous une forme très voisine en phrygien (οὕτως αὐτὸ καλοῦντες Φρύγες σμικρόν τι παρακλίνοντες), et qu'il en va de même pour ὕδωρ « eau » et κύων « chien ». Cette affirmation n'est assurément pas confirmée (ni d'ailleurs infirmée) par le peu que nous savons du phrygien, mais l'on constate en tout cas que ces trois mots grecs ont de bons correspondants arméniens. C'est clair pour *hur* « feu » et *šun* (gén. *šan*) « chien » ; si la consonne initiale de *jur* « eau » fait difficulté, du moins la finale de ce mot s'accorde-t-elle avec le grec, et par ailleurs arm. *get* « fleuve » est très proche du mot βέδυ qui, selon Clément d'Alexandrie (*Strom.* V, 8, 46-47), était le nom phrygien de l'eau. C'est dire que le texte, lui aussi célèbre, d'Hérodote selon lequel les Arméniens étaient des colons phrygiens (VII, 73 : Ἀρμένιοι ... ἐόντες Φρυγῶν ἄποικοι) s'accorde assez bien, tout compte fait, avec les données linguistiques.